

A Bruxelles, les journées « décoloniales » du patrimoine

Les Journées du patrimoine permettront ce week-end de découvrir comment le Congo a contribué à faire de la capitale une métropole moderne. S'il fallait effacer les traces du passé colonial, autant raser la ville...

COLETTE BRAECKMAN

À Bruxelles cette année, les « Journées du patrimoine / Heritage Days » seront consacrées à l'empreinte coloniale. Cette décision s'inscrit dans la foulée des réflexions menées par un groupe de travail invité par le secrétaire d'Etat à l'Urbanisme et au Patrimoine, Pascal Smet, à propos de la décolonisation de l'espace public, groupe de réflexion convoqué par Urban Brussels. Il y a plusieurs années déjà que sous l'impulsion d'ASBL comme CEC (Coopération par l'éducation et la culture), Bamko, Mémoires coloniales et bien d'autres, des promenades « décoloniales » sont organisées à travers la ville, relevant les liens tissés avec l'Afrique depuis la fin du XIX^e siècle.

Si le Congo est très présent à Bruxelles, il faut cependant un peu d'attention pour en retrouver les traces explicites : à la différence de Londres et Paris, la capitale belge, à la fin du XIX^e siècle, était celle d'une « jeune » puissance coloniale et d'un pays relativement nouveau. En effet, c'est en 1830 que la Belgique acquiert son indépendance, Léopold II étant le deuxième souverain de cette nation portée par le développement de son industrie mais qui doit encore s'imposer dans le concert des « vieux pays ».

Bruxelles, à cette époque, porte la marque de la domination autrichienne, mais cette ville commerçante est d'abord un gros village qui doit être modernisé d'urgence (le voûtement de la Senne, le tracé de l'avenue Louise ne sont encore que des projets) et Baudelaire la couvre de sarcasmes...

Une lubie qui ne devait rien coûter à la nation

Lorsque Léopold II martèle, à l'intention de Stanley mais aussi du Parlement, « qu'il faut à la Belgique une colonie », il est bien seul : l'explorateur ne lui offre ses services que parce que la Couronne d'Angleterre l'a débouté tandis que la classe politique belge se demande où va mener cette lubie du souverain et lui rappelle que cette entreprise coloniale ne doit surtout rien coûter à la métropole... C'est donc au départ de sa cassette privée que le Roi finance les expéditions de Stanley, d'abord grâce à un emprunt à lots émis par la Belgique, puis, en 1890, grâce à un prêt de 25 millions échelonné sur dix ans auquel s'ajoutera un autre prêt de 7 millions accordé au Roi...

L'historien Jean Stengers (*Congo, mythes et réalités*, éditions Duculot) établit que c'est le « miracle du caoutchouc » qui sauvera l'entreprise coloniale de la faillite et que les abominables conditions du travail forcé ne seront révélées que plus tard. Les bénéfices sont immédiats : si, en 1890, le « domaine » congolais avait rapporté 150.000 francs de l'époque, en 1901, les produits du domaine, caoutchouc en tête, s'élèvent à plus de 18 millions de francs... L'Etat indépendant ne rembourse pas à la Belgique les prêts consentis mais, grâce à ses ressources, une ambitieuse politique de travaux publics et d'urbanisme est



entreprise sur le sol belge dès 1900.

Au Cinquantenaire, « l'arcade des mains coupées »

Payés par l'argent venu du Congo, les chantiers se multiplient : l'arcade du Cinquantenaire à Bruxelles (que le socialiste Emile Vandervelde appellera l'« arcade des mains coupées »...), la construction du musée de Tervuren, relié au Cinquantenaire par un axe direct, l'agrandissement du château de Laeken, les thermes d'Ostende et de Spa...

À Bruxelles, les traces de l'ancien régime reculent peu à peu au profit d'une bourgeoisie ostentatoire et d'une modernisation effrénée qui entraîne la destruction de quartiers entiers, qu'il s'agisse de construire le palais de justice, le mont des Arts, la gare Centrale... Encouragés par la monarchie, les pouvoirs publics entretiennent le souvenir des héros nationaux (Godefroid de Bouillon, Pierre-Théodore Verhaeghen, fondateur de l'ULB, Gabrielle Petit...), mais ils veillent aussi à installer la colonie dans l'imaginaire de tous. Les monuments se multiplient à Bruxelles et ailleurs : statue équestre de Léopold II, buste de Storms, (récemment retiré par les autorités d'Etterbeek), monument aux pionniers belges au Congo et statue d'Albert Thys dans le parc du Cinquantenaire, Musée royal de l'Afrique centrale, annoncé par la silhouette massive d'un éléphant (le même que sur les emballages de chocolat Côte d'or et qui fut rêver des générations), décoration des façades de la Vieille Halle aux blés où arrivaient les produits du Congo, dont l'huile de palme. Le zoo d'Anvers devient lui aussi une destination obligée...

Le zoo d'Anvers devient lui aussi une destination obligée... Les parcs bruxellois des banquiers du Congo Pour avoir financé les entreprises royales, les banquiers Coghén ou Brugmann sont récompensés par des parcs à leur nom tandis que le baron Edmond Van Eetvelde, ministre d'Etat de l'Etat indépendant du Congo, se fait construire un hôtel particulier style Art

Les parcs bruxellois des banquiers du Congo

Le zoo d'Anvers devient lui aussi une destination obligée... Les parcs bruxellois des banquiers du Congo Pour avoir financé les entreprises royales, les banquiers Coghén ou Brugmann sont récompensés par des parcs à leur nom tandis que le baron Edmond Van Eetvelde, ministre d'Etat de l'Etat indépendant du Congo, se fait construire un hôtel particulier style Art

nouveau. La « Lever House », rue Royale à Bruxelles (un axe tracé par Léopold II, qui aimait le parcourir à cheval et faire des arrêts galants), est construite et décorée grâce aux bénéfices des Huileries du Congo belge. Les missionnaires ne sont pas en reste : dans les églises, ils installent des statues de jeunes Noirs qui quémangent l'obole ou du papier d'argent ; des œuvres commandées en Afrique, tableaux paysagistes ou statuette, sont ramenées aux familles pour les remercier de leur générosité et elles se retrouvent toujours nombreuses sur les brocantes.

Au début du siècle dernier, les clubs coloniaux, les sièges d'entreprises ayant des intérêts en Afrique (Union minière du Haut-Katanga, BCK, Compagnie minière des grands lacs africains, Compagnie du Kasai) marquent la ville. Si de nombreux espaces verts permettent à Bruxelles de respirer, c'est aussi grâce à Léopold II : en 1895, Guillaume Duden offre au souverain un parc qui portera son nom, le château Narafi à Forest (Luca School of Arts) hébergeait autrefois l'Ecole de médecine tropicale créée en 1906 par « le roi bâtisseur », le terrain des étangs de Boitsfort fut acheté à la fin du XIX^e siècle et le Roi fonde aussi le Bruxelles Royal Yacht club à Laeken, devenu le Yachting Club... Toujours avec les bénéfices retirés de la colonie.

Même les institutions culturelles sont redevables au Congo : le Palais des beaux-arts abrita en 1930 l'Exposition Art nègre et Henri le Bœuf, qui mena à terme la construction du bâtiment, était le gendre d'Albert Thys, fondateur de la Société générale. C'est le caoutchouc du Congo qui fut utilisé pour insonoriser les salles et tapisser le sol...

Autrement dit, s'il fallait effacer de Bruxelles les traces du passé colonial, ce sont des pans entiers de la ville qu'il faudrait raser... Mieux vaut donc les parcourir en connaissance de cause et en n'oubliant pas que les Congolais eux-mêmes ont pris leur place dans la capitale de leur colonisateur.

C'est cependant au compte-gouttes

que les premiers Congolais arrivèrent en Belgique : des marins échappés des navires à Anvers et très tôt « cultivés » par le Parti communiste, des enfants adoptés par des couples belges, comme Paul Panda Farnana qui, engagé volontaire, participa à la Guerre 14-18. Au retour, il fréquenta les cercles intellectuels, plaida en faveur de l'indépendance de la colonie. Tirant par la suite les leçons de l'activisme et de l'érudition du jeune homme, l'administration coloniale interdit de faire venir en Belgique des enfants congolais.

Les premiers étudiants de la Maison africaine

En 1958, alors que les premiers « évolués » congolais étaient invités à l'Exposition universelle et que le public offrait encore des bananes aux « exhibés » du Pavillon du Congo (qui allaient bientôt faire défection...), quelques étudiants arrivaient dans la capitale, boursiers ou fils d'une embryonnaire bourgeoisie nationale. Accueillis à la Maison africaine à Ixelles et essayant dans le quartier, ils furent à l'origine du Matonge d'aujourd'hui.

Lors de la conférence de la Table ronde en 1960, des artistes congolais s'offrirent le voyage afin d'accompagner leurs négociateurs : *Indépendance Cha Cha*, devenu l'hymne des indépendances africaines, fut créé par l'orchestre African Jazz dans les salons de l'hôtel Plaza. Après les discussions politiques de la journée, cette rumba immortelle chantée par Joseph Kabasele faisait danser Lumumba, Kasa-Vubu et les autres...

Aujourd'hui, 80.000 Congolais d'origine sont officiellement recensés, 20.000 Belges d'origine rwandaise et 10.000 Belgo-Burundais sont présents en Belgique et la moitié d'entre eux vivent à Bruxelles, un Belge sur dix est originaire de l'Afrique subsaharienne. Après Dubaï, Bruxelles est devenue la ville la plus diverse de la planète. Visiter la capitale lors des prochaines Journées du Patrimoine, c'est aussi retrouver le Congo et le monde...

Journées du patrimoine, Heritage Days : 17 et 18 septembre 2022, sur le thème Traces de la colonisation. Infos : www.bruxelles.be/journees-du-patrimoine-bruxelles

Le « chalet norvégien » commandé en 1905 par Léopold II pour abriter les premiers bureaux de l'Etat indépendant du Congo.

© INVENTAIRE DU PATRIMOINE ARCHITECTURAL

18

Si, en 1890, le « domaine » congolais avait rapporté 150.000 francs de l'époque, en 1901, les produits du domaine, caoutchouc en tête, s'élèvent à plus de 18 millions de francs.